

[Lettre de lecteur]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 14

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 29 mars 1868.

Messieurs les Rédacteurs,

Puisque *Conteur* il y a, permettez, à l'un de vos abonnés, de raconter à ceux de vos chers lecteurs qui n'étaient point là, ce qu'il a entendu dans une séance publique donnée vendredi soir 27 courant, à 8 heures, dans le local des Terreaux.

Le sujet était des plus attrayants (question de l'indépendance de l'Eglise) et son importance exigeait un homme capable, qualifié, dont la parole eût un accent de conviction et de franchise qui devait faire comprendre à tous les auditeurs que la partie était sérieusement engagée.

Je ne veux provoquer aucune polémique ; chacun prendra la part qui lui convient de ce simple narré ; mais je sais aussi que dans un pays comme le nôtre, les questions d'un intérêt réel, majeur, trouvent toujours accès auprès de quiconque réfléchit et se préoccupe de ce qui peut contribuer à l'avancement spirituel de notre peuple. Eh bien ! j'avoue que l'orateur (M. le pasteur Reymond) avec un ton de vérité, source de la vraie éloquence, a démontré de la manière la plus positive, la plus irréfragable que l'Eglise chrétienne, pour répondre aux vues de son fondateur, doit être indépendante de toute autorité temporelle, que c'est là sa vraie position à prendre dans le monde. Pour nous en convaincre, interrogeons, disait-il, les trois choses qui constituent l'ensemble des révélations chrétiennes : les faits, la doctrine et la morale. Que nous disent-ils ?

Les faits, que jamais Jésus n'a cherché à faire alliance avec le pouvoir (citations bibliques) ; pourquoi ? c'est qu'il l'a voulu, car il n'y a pas été forcé et ce n'était pas une nécessité. Qui l'aurait empêché, par exemple, de se constituer en second Moïse ou d'accomplir son sacrifice expiatoire du temps de David ? Non l'ancienne alliance prend fin à la venue de Jésus qui établit un nouvel ordre de choses.

La doctrine : l'Eglise est l'époux de Christ. Cette vérité se retrouve dans le catéchisme d'Osterwald. Il est donc le chef et c'est de lui que doivent émaner les ordres. Or l'Eglise renfermant des croyants et des non croyants pourra recevoir des injonctions venues de corps ou de consistoires étrangers aux vérités évangéliques ; il y aura donc deux chefs, deux maîtres. Les exemples sont nombreux ; il se présentent en France, en Angleterre,

même dans le canton de Zurich où l'on prêche ici que Christ est le Sauveur, là qu'il n'est qu'un simple homme, une espèce de philosophe, etc.

La morale. Le Seigneur disait : Mon royaume n'est pas de ce monde (réponse à Pilate), et ailleurs : les chefs des nations les maîtrisent mais il n'en sera pas ainsi parmi vous. L'apôtre Paul disait aussi : les armes de notre guerre ne sont point charnelles, etc. Quels sont ceux nous est-il raconté qui devenaient membres de l'Eglise ? Ceux qui croyaient de cœur. Le Seigneur est donc venu sans éclat pour que la vérité s'imposât d'elle-même.

L'Etat est l'organe, le représentant de la force ; il porte l'épée pour rendre la justice, etc. Or quand il adopte une Eglise, il l'enveloppe du manteau de son autorité ; l'Eglise privilégiée peut devenir facilement persécutrice (l'histoire le démontre) ; or donc la liberté religieuse ne peut être entière que par la liberté de l'Eglise. Par conséquent, il est du *devoir* de tout chrétien de travailler à dégager l'Eglise des entraves qui arrêtent son développement normal et l'accomplissement d'un devoir est toujours utile et avantageux. L'indépendance est utile et avantageuse à l'Eglise :

- 1° Spirituellement ;
- 2° Pour l'avancement du règne de Dieu (les grandes conquêtes missionnaires ont été faites sous le régime de l'indépendance) ;
- 3° A cause du sentiment de la responsabilité personnelle ;
- 4° Parce qu'il faut payer de sa personne et de sa bourse ;
- 5° Pour l'accroissement de l'amour fraternel ;
- 6° Pour rendre les moyens d'édification plus appropriés aux âmes ;
- 7° Pour que le pastorat ne soit plus une affaire d'intérêt ;
- 8° Pour que la confirmation du baptême en masse ne soit pas une profanation, etc., etc.

Ainsi l'Evangile et l'expérience déterminent la position nette de l'Eglise. Pourquoi a-t-on tant de peine à la réaliser ? C'est que :

- 1° La vérité chrétienne marche toujours lentement dans le monde ;
- 2° Il y a des vérités qui sont comme les conséquences de vérités capitales. Il y a des vérités mères, ce sont celles que les réformateurs ont remises à jour ; mais ils n'ont pas pu tout voir ; il y a des vérités filles, des conséquences, or l'indépendance

de l'Eglise n'est qu'une application de grandes vérités.

Il y a plusieurs lacunes dans ce résumé si succinct, mais telle est la substance de ce remarquable discours qui donne beaucoup à réfléchir.

Agréés, Messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.
G. B.

Une dernière forme de la bienfaisance.

Genève, 30 mars 1868.

La bienfaisance a de trop profondes racines au cœur de l'homme pour ne pas être de tous les siècles et de tous les pays; aussi, quoi qu'on en puisse dire, nous soutenons que cette vertu a précédé le christianisme, et que son origine se perd dans la nuit qui enveloppe encore le berceau de l'humanité.

L'antiquité l'a certainement connue et professée; le moyen-âge lui a donné une couleur chrétienne; plus tard, l'éroulement du système féodal, l'extension du commerce et de l'industrie, les tempêtes révolutionnaires ayant morcelé la plupart des grandes fortunes, et par conséquent contribué à une répartition plus égale du bien-être sur les classes laborieuses, la bienfaisance a dû s'organiser différemment, recourir à d'autres moyens, se mutualiser en quelque sorte, tandis que rien n'était moins nécessaire quand il n'y avait dans le monde que des seigneurs et des serfs, des pauvres et des riches.

Nous-même la voyons se modifier d'une année à l'autre et faire adroitement concourir le goût du beau, l'attraction du plaisir, les jouissances même de la vanité au profit des malheurs qui l'intéressent.

Les soirées littéraires et les concerts donnés dans un but philanthropique, sont dus à l'initiative de la classe moyenne qui joue maintenant le plus grand rôle dans notre société genevoise. A quelques exceptions près, les artistes et la foule empressée qui se rend à ces fêtes se recrutent dans ce milieu intelligent, actif, où se développent incessamment les forces vitales du pays.

Rapprochée de cette partie de notre population qu'une succession de crises politiques et industrielles jointe au déplacement de la fabrique d'horlogerie éprouvent si cruellement depuis plusieurs années, la bourgeoisie que tant de liens de famille, d'amitié, d'intérêt, attachent à ceux qui souffrent le plus du ralentissement des affaires, la bourgeoisie, disons-nous, doit naturellement s'émouvoir plus vite de ce malheureux état de choses que l'aristocratie, toujours un peu prévenue contre les ouvriers.

Connaissant aussi bien leur monde que leur époque, sachant d'ailleurs qu'on a usé et abusé des alertes à domicile au point de les rendre à peu près improductives, les personnes qui s'occupent de bienfaisance n'ont garde de se présenter au public un petit sac et un livret à la main.

Elles sont plus habiles.

Le plaisir est le dieu auquel on ne refuse aucune offrande; si rare que l'or puisse être il en pleut à toute heure sur ses autels; c'est donc le plaisir qui

doit être de nos jours l'appât de toute œuvre de charité collective si l'on veut qu'elle réussisse.

L'important, c'est de lui donner une forme qui satisfasse tous les âges et caresse la vanité de ceux qui n'ont pas d'autres mobiles.

Or, la musique a l'avantage de contenter tout le monde depuis qu'il est de bon ton de l'aimer; ceux qui la comprennent le moins se gardent bien d'en convenir, de peur de rencontrer la pitié dans tous les regards ou le dédain sur toute lèvre. Peu importe qu'ils s'ennuient dans un concert; il suffit qu'on les croie charmés, attendris; ce sont eux qui applaudissent le plus fort au risque de déchirer leurs gants. Outre que cela les pose bien dans le monde, la réputation de dilettante équivaut au fameux: « *Sesame, ouvre-toi!* » des *Mille et une nuit*.

Le dernier concert auquel nous avons assisté était donné en faveur de la *Société de secours allemande*; mais avant de parler des différents morceaux qui ont été exécutés avec un vrai talent, jetons un coup d'œil sur la *Salle de la Réformation*, assez récemment construite pour qu'il nous soit permis d'en dire quelques mots.

A l'extérieur, ce bâtiment sans fenêtres, sans colonnes, cette masse oblongue qui semble vouée au culte de l'ennui, est un modèle d'incomparable laideur. Il nous souvient d'avoir entendu des étrangers qui cherchaient quelle pouvait être la destination de cet édifice sans caractère, conclure que ce devait être une prison ou un hospice d'aliénés.

L'intérieur (savamment distribué, dit-on en vue de l'acoustique) a quelque chose de glacial qui serre le cœur et cause un indéfinissable malaise. — Malheur à qui cherche le beau, on a tout sacrifié à l'utile.

Est-ce un progrès? Nous ne le pensons pas.

La satisfaction des gens entre pour beaucoup dans le charme qu'on éprouve à l'audition d'un concert, d'un cours ou même d'un sermon; c'est pourquoi notre cathédrale de St-Pierre, si peu favorable à la voix est cependant le lieu où la parole d'un orateur et la musique sacrée ont le plus de puissance et le plus d'empire sur les âmes.

Dans la *Salle de la Réformation*, rien qui dispose le cœur au recueillement ou l'élève par une sorte d'extase vers une sphère où l'intérêt matériel ne doit pas être souverain. Tout dans la disposition de cette salle rappelle l'homme pratique, calculant assez rigoureusement l'espace pour n'en rien perdre sous prétexte d'élégance ou de beauté. Il est donc nécessaire que le talent des orateurs et des artistes supplée à cette absence de goût et fasse oublier la sécheresse et la monotonie d'une architecture qui ne repose que sur le principe de l'utilité. Ce tour de force a été brillamment accompli le 18 mars par l'orchestre de Beau-Rivage, M. Adler, M. K., M. Retor, M^{lle} Richard et la *Liederkranz*, sous la direction de M. Rotchy.

Si l'ouverture de *Fidelio*, celle du *Songe d'une nuit d'été*, le *Cocerto*, le *Cor d'Oberon*, la *Mélancolie* nous ont fait un plaisir infini, nous donnerons des éloges tout particuliers à M. Retor dans l'air de la *Création*, et à M^{lle} Richard qui ne doit pas être une